

Survivre en sixième

Lors de la rencontre régionale du S.E., la lecture de l'article de J.-P. GODEFROI a suscité une discussion qui a nuancé, parfois, le pessimisme de cet article. Notons simplement quelques remarques de cette discussion.

● Le passage C.M.2/6e n'est qu'un pont parmi tant d'autres. Le problème se pose également au passage maternelle/C.P., 3e/2e, terminale/fac.

● Le problème de l'agressivité est réel — et pas limité à la classe de 6e I — mais quand il y a une équipe de professeurs, il y a moins d'agressivité.

● Il est souhaitable de multiplier les possibilités de rencontres C.M.2/6e : visites de classes entre instituteurs de C.M.2 et professeurs de 6e, travaux communs entre élèves, etc.

● Problème du parent lui-même enseignant I.C.E.M., qui voit son enfant entrer en 6e et massacré par des horaires abrutissants, une structure annihilante, et qui ne peut rien faire.

● Un problème de fond a été soulevé : faut-il armer les enfants pour les passages, ou bien les aider à s'adapter au système qui les recevra ? Devons-nous en faire des révoltés ou des résignés (ou est-ce un faux problème) ?

Mauricette RAYMOND

REMARQUES DE C. BALEYDIER SUR SURVIVRE EN SIXIEME

Mes réflexions se fondent sur ma propre expérience de trois classes de 6e plus quelques échanges avec des maîtres du primaire rencontrés lors de liaisons C.M.2/6e sans qu'ils soient les maîtres des élèves que je reçois par la suite.

Le blocage au niveau de l'écrit a beaucoup frappé les maîtres de C.M. et, étant mi-figue, mi-raisin, vis-à-vis de l'I.C.E.M., ils ont mis ce blocage sur le compte des « techniques Freinet » qui, d'après eux, privilégieraient l'expression orale. Vives protestations de ma part et néanmoins accord sur deux points : les 6e sont saturés d'une écriture inutilement longue pour les « résumés » de cours et pourtant l'écrit trace existe et, à mon avis, il peut s'agir d'un travail de formation logique très intéressant à mener en collaboration C.M./6e et dans toutes les matières, un vrai travail de résumé mais aussi de schématisation, de codage. La trace écrite remémorerait au premier coup d'œil, sans lasser par la « copie ».

L'autre rôle de l'écrit, non plus un instrument mais un moyen d'expression et de création ne me paraît pas bloqué en 6e. Mon optique personnelle est que cette expression doit passer par des motivations mais aussi des contraintes proposées à surmonter, c'est-à-dire se conformer à un schéma « vide » à remplir. Les 6e adorent les « jeux » de toute sorte, en particulier les jeux de mots, de rimes, de rythmes, etc. Je ne partagerai donc pas le pessimisme de Godfroi, mais l'expression « libre », pour moi, passe par la contrainte acceptée et dominée par les règles du jeu à observer ou à « tourener » !

Le rapport affectif. — Je suis entièrement d'accord avec l'immense besoin signalé de mobiliser toute l'attention du professeur, impossibilité de leur faire accepter que je ne regarde leur production qu'après celle du copain, et, en effet, en cinquante minutes il est impossible que je m'occupe individuellement, sérieusement de chacun. Il y a une certaine frustration qui ne devait pas se passer lorsque le maître était présent six heures par jour dans la classe et ce qui m'a le plus frappée c'est la différence de rythme

et l'impression de pouvoir respirer lorsque je vais passer un après-midi dans une classe primaire, les « à moi, à moi » m'y ont semblé beaucoup moins fréquents. Une solution me semble être le travail en ateliers par équipes d'élèves regroupant les copains préférés autour d'un travail, car il devient plus possible de discuter avec huit ateliers plutôt qu'avec quatre individus et si l'atelier marche, le besoin affectif vertical vers le maître est pris en relais horizontal (si je puis dire !) par les copains.

Le besoin de sécurisation signalé par Godfroi me paraît également trouver une solution dans le travail en équipes de professeurs car les contraintes, les exigences, les prises de responsabilité y sont grandes mais, on est épaulé et soutenu par l'équipe. Personnellement j'aurais plutôt tendance à demander un travail personnel très scolaire et rétrograde en travail individuel (mis à part les poèmes) et je garderais les travaux plus créatifs mais aussi plus angoissants pour les travaux d'atelier.

La forte agressivité. — Entièrement d'accord avec l'analyse de Godfroi, alors que plusieurs autres profs de 6e n'étaient pas d'accord et que les maîtres de C.M. ont « gommé » ce problème, alors qu'ils avaient beaucoup réagi au blocage de l'écrit. Les collègues pas d'accord (Bellot pour ne pas les nommer) ont la chance de travailler au sein d'une équipe pédagogique où les élèves ne sont pas soumis au régime de douche écossaise qu'ils subissent dans les 6e normales. Ils me réclament des lignes, des colles, etc., car la punition venue d'en haut les rassure et donne une direction contre laquelle retourner l'agressivité qui, sinon, se retourne ou contre eux-mêmes ou contre les copains. Au début j'étais horrifiée, maintenant je préfère presque qu'ils ne cachent plus les coups de poing, mais je préfère encore le théâtre défouloir, soit en paroles, soit en gestes, c'est-à-dire des sketches qu'ils inventent, écrivent et jouent en y incluant des « bagarres ». Lorsque l'on a la chance d'avoir une salle avec moquette, on réussit à avoir de superbes batailles très bien réglées avec abordage du vaisseau ennemi, mais stupéfaction du principal entré, poussé par le hasard (ou l'espionniste !).

La solution à l'agressivité, comme le suggère Godfroi viendrait aussi de l'accord avec des professeurs de matières moins intellectuelles (I). Les pantins ou les marionnettes fabriqués en travaux manuels devant personnages des sketches de français ou bien, toujours en français, l'utilisation de collages, découpages, dessins, etc.

Mais là encore, je rejoindrai le problème de fond soulevé par Godfroi et longuement évoqué lors de la régionale d'Aix car toutes les « solutions » envisagées peuvent apparaître comme des « trucs », des palliatifs destinés à faire « supporter l'insupportable » aux enfants, le débat de fond étant : « devons-nous en faire des révoltés ou des résignés » et, par nos « trucs » nous risquons de gommer leur inadaptation en leur faisant passer quelques heures agréables dans l'étouffement du collège !

Toutefois, je ne partagerai pas entièrement le pessimisme de Godfroi lorsqu'il affirme que nous devons nous en tenir « à limiter les dégâts dont les enfants font les frais et à en rester aux techniques de survie au second degré ». Ce terme de « survie » peut, en effet, s'appliquer à des élèves qui ont eu la chance de passer toute une scolarité primaire en pédagogie Freinet et là, peut-être, le morcellement des profs, des disciplines, etc., peut donner cette impression de « survie ». Mais, personnellement, je crois beaucoup à l'effet « boule de neige » et je persiste à croire que, même au collège, à l'intérieur des quelques heures d'une matière, la pédagogie Freinet, installée progressivement, « prudemment », avec des échecs même, crée chez les élèves un « appel » vers un enseignement et une pédagogie « autre ». Je pense même, que la « boule de neige » peut se produire chez certains collègues, qui, entendant parler par leurs élèves des choses différentes faites dans certains cours s'intéressent, posent des questions et peut-être même constitueront un embryon d'équipe pédagogique.

Plutôt que de « techniques de survie », je crois aux techniques pouvant élargir « la brèche ».

Claudie BALEYDIER
(84)